

INÉGALITÉS CLIMATIQUES ET POLITIQUES GÉOGRAPHIQUES DE CLASSE...

Que ce soit avec la confiscation des espaces verts dans les villes par les riches et leur guerre des classes conditionnant l'aménagement urbain, la notion de passoire thermique généralisée dans les logements des populations modestes et pauvres, la réclusion dans les quartiers à cause de transports en commun aux réseaux indigents ou le manque de temps et d'argent pour s'extraire véritablement de son quotidien, l'été est une saison propice à l'observation des inégalités qui désormais se conjuguent aussi climatiquement. Jusqu'à dix degrés supplémentaires, dans les îlots de chaleur des damnés de la Terre. Pour autant, les priorités actuelles des édiles penchent davantage vers la surveillance policière que la végétalisation de ces étendues bétonnées.

Dans *La brutalité avec laquelle s'accomplit cette prise de possession de la Terre*, écrit en 1866 (pour la *Revue des Deux Mondes*), Élisée Reclus évoquait déjà les inégalités croissantes qui affligeaient les cités, nourries de l'exode rural. Des agglomérations qui grossissaient alors sans commune mesure, où les opulentes demeures voisinaient les taudis d'affamés. Mais il abordait aussi cette capacité qu'ont les riches de pouvoir s'extraire des villes, sur de longues périodes, pour aller se mettre au vert, là où «*ceux qui sont le plus asservis par leur travail se bornent à fuir de temps en temps pendant quelques heures l'étroit horizon des rues accoutumées*». Alors qu'avec un sens très classe de la mesure, les médias annoncent un record de *déconsommation* (appauvrissement est probablement trop vulgaire) et expliquent doctement que de moins en moins de foyers défavorisés (exploités n'est plus un terme à la mode) ont la possibilité de se payer des vacances, on apprend dans le même temps qu'il n'y a jamais eu autant de millionnaires en France, que les grandes enseignes se goinfrent en profitant de l'inflation.

Mensonges et propagande capitaliste

Il est clair, désormais, que, contrairement aux proclamations pieuses, mains sur le cœur et larmes à l'œil de bon aloi de nos «*élus*» pour changer de cap, le capitalisme n'a que faire du climat, pire qu'il se nourrit du dérèglement climatique, en proposant des solutions miracles factices et illusoire tout en évitant à sa classe possédante - tant que cela lui sera possible - tout nouveau désagrément, elle dont les moyens lui permettent aisément de se protéger des aléas d'un temps devenu fou. Et tant pis si des gens au bilan carbone dérisoire doivent abandonner leurs maisons menacées par la montée des eaux, tant pis si on assiste à une extinction massive de nombreux animaux sauvages, tant pis si, dans les océans de béton, les pauvres crament, tandis que dans les autres océans, les vrais, les poissons disparaissent.

Au-delà de la violence intrinsèque de ce système, c'est le rapport à la Terre, à notre milieu, à la nature qu'il convient de réinterroger. Le capitalisme saucissonne, tranche, corrompt notre environnement. C'est un cancer, un parasite qui se nourrit sur le dos de son hôte. Lisons Reclus: «*mais chose plus grave encore, la spéculation s'empare de tous les sites charmants du voisinage [...] les paysages sont découpés en carrés et vendus au plus fort enchérisseur; chaque curiosité naturelle, le rocher, la grotte, la cascade, la fente d'un glacier, tout, jusqu'au bruit de l'écho, peut devenir propriété particulière*».

Préserver l'harmonie entre la terre et les peuples qu'elle nourrit

Parquer les gens dans des tours de béton, avec pour seul horizon l'avenue de macadam qui pointe vers leur *bullshit job*, tandis qu'au loin, de l'autre côté des périphériques, la nature se meurt, c'est œuvrer à poser des œillères, à couper les femmes et les hommes de leur environnement, à les ôter du monde vivant dont ils font pourtant éminemment partie, c'est les rendre plus dociles donc plus malléables et corvéables.

Le géographe anarchiste ne s'y trompe pas et nous lui laissons la conclusion: «*Une harmonie secrète*

s'établit entre la terre et les peuples qu'elle nourrit, et quand les sociétés imprudentes se permettent de porter la main sur ce qui fait la beauté de leur domaine, elles finissent toujours par s'en repentir. Là où le sol s'est enlaidi, là où toute poésie a disparu du paysage, les imaginations s'éteignent, les esprits s'appauvrissent, la routine et la servilité s'emparent des âmes et les disposent à la torpeur et la mort. Parmi les causes qui dans l'histoire de l'humanité ont déjà fait disparaître tant de civilisations successives, il faudrait compter en première ligne la brutale violence avec laquelle la plupart des nations traitaient la terre nourricière. Ils abattaient les forêts, faisaient tarir les sources et déborder les fleuves, détérioraient les climats, entouraient les cités de zones marécageuses et pestilentielles; puis, quand la nature, profanée par eux, leur était devenue hostile, ils la prenaient en haine, et, ne pouvant se retremper comme le sauvage dans la vie des forêts, ils se laissaient de plus en plus abrutir par le despotisme des prêtres et des rois».

Cet avertissement datant d'il y a 157 ans est plus que jamais d'actualité, n'abandonnons pas le sort de notre planète à des banquiers autoritaires qui sortent des «*qui aurait pu prédire la crise climatique...*» et autres billevesées.

Julien CALDIRONI.
